



HAL
open science

Derrière chez-moi, devinez ce qu'il y a... ?

Louis Marrou

► **To cite this version:**

Louis Marrou. Derrière chez-moi, devinez ce qu'il y a...?. L'Information géographique, 2020, 10.3917/lig.843.0066 . hal-03129188

HAL Id: hal-03129188

<https://hal.science/hal-03129188>

Submitted on 2 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Derrière chez-moi, devinez ce qu'il y a... ?

Par Louis Marrou

Louis Marrou, Université de La Rochelle
louis.marrou@univ-lr.fr

Comme dans la comptine enfantine qui énumère l'arrière-plan de ce que l'on trouve à proximité (le bois, l'arbre, la branche, les feuilles, le nid...), l'attestation de déplacement dérogatoire durant le confinement du printemps 2020, dans ses différentes versions, renvoie et autorise l'accès à des types d'établissements permettant d'effectuer des achats de première nécessité. Derrière chez moi, je dispose d'une jardinerie (0,625 kilomètre), d'un distributeur automatique de billets (0,845 kilomètre), d'une pompe à essence (0,850 kilomètre), d'un supermarché (0,920 kilomètre), d'une pharmacie (0,980 kilomètre), d'un tabac-presse (1 kilomètre) mais aussi d'un garage automobile (1,005 kilomètre), d'une boulangerie (1,025 kilomètre), d'une boucherie (1,275 kilomètre) et même d'une gendarmerie ouverte deux demi-journées par semaine à 910 mètres. Tout y faut !

« Dis-moi les services de première nécessité que tu trouves près de chez toi, je te dirai où tu habites. » Je ne réside pas dans le centre-ville d'une ville moyenne mais dans une commune rurale, ancien chef-lieu de canton, à 18 kilomètres d'une ville moyenne de 60 000 habitants. Je suis donc un périurbain, vivant en bordure de zones agricoles et naturelles, hôte d'un vieux bourg rural, avec des maisons en pierre calcaire, traversé par une ancienne route nationale. J'y suis confiné.

► Du géographe remuant au confiné printanier

Mon lieu de confinement est un endroit que je connais bien puisque j'y habite depuis une vingtaine d'années. C'est un lieu familier où je passe en règle générale les trois-quarts de mon année, le reste correspondant à des temps de missions professionnelles et des congés.

Le naveteur¹ contrarié

Comme pour beaucoup de monde, la période de confinement du printemps 2020 se caractérise par une chute drastique de mes mobilités, notamment professionnelles puisque mon employeur m'a mis rapidement en position de « télétravail ». Grâce à la tenue depuis des lustres d'un carnet quotidien de déplacements à l'échelle intercommunale, cette rupture est facile à quantifier². Durant les huit semaines de confinement, ma mobilité globale a chuté de 95 % passant d'une moyenne de 800 kilomètres hebdomadaire, pour les huit semaines avant le confinement, à 43,9 kilomètres hebdomadaires durant le confinement (Fig. 1 et 2).

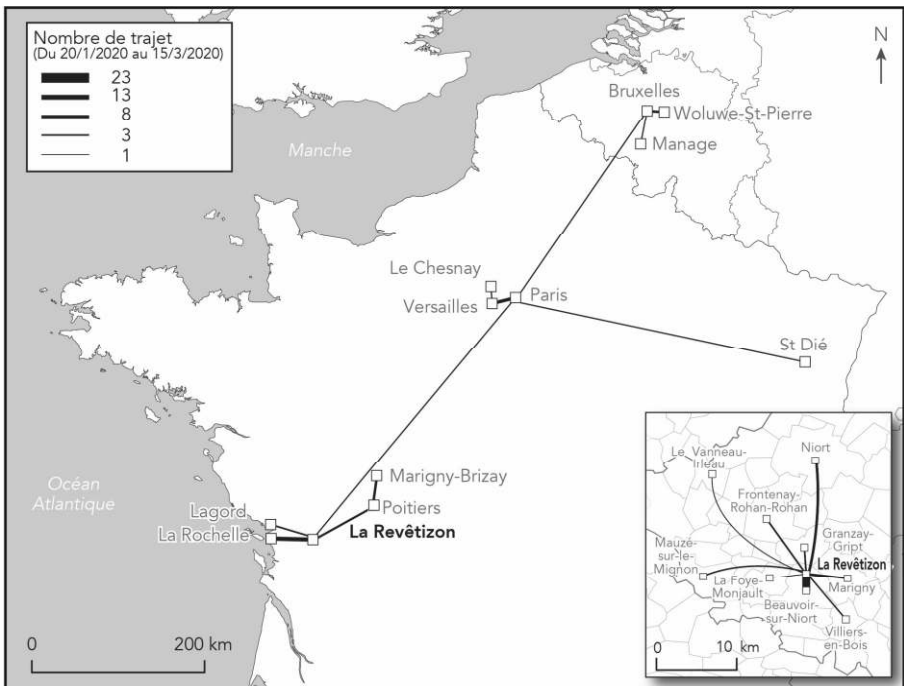


Fig. 1 : Mobilité AVANT le confinement du printemps 2020

1. Terme utilisé en Belgique et au Québec pour parler des travailleurs effectuant des déplacements pendulaires réguliers entre leur domicile et le lieu d'exercice de leur activité professionnelle.
2. Chaque jour, je note les communes où je me rends ainsi que le mode de transport et les personnes m'accompagnant.

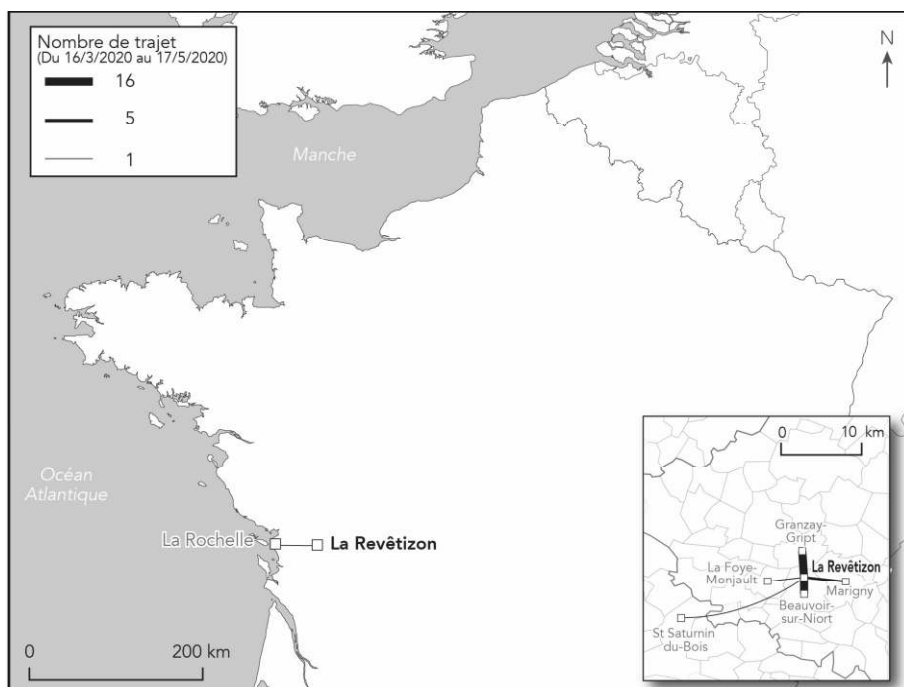


Fig. 2 : Mobilité APRÈS le confinement du printemps 2020

Entre les semaines du 16 mars au 4 mai 2020, l'ensemble de mes déplacements dérogatoires se sont faits avec des communes limitrophes à ma commune de résidence à deux exceptions près. J'ai dû faire un aller-retour à La Rochelle pour une consultation post-opératoire en clinique et un autre dans une commune à 15 kilomètres de chez moi pour récupérer et distribuer les cagettes de légumes d'une AMAP. Autour de ma commune, j'ai rarement dépassé le rayon du kilomètre à l'exception de déplacements courts liés à mon activité d'apiculteur amateur. Dès le 20 mars, le ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation a en effet édité une « instruction technique » permettant aux apiculteurs de visiter leurs ruchers³. Le printemps est une période d'activité importante du calendrier apicole avec la miellée de printemps et de possibles essaimages. J'ai donc utilisé quatre fois ma voiture durant le confinement pour aller voir mes ruches et déposer du matériel.

3. <https://info.agriculture.gouv.fr/gedei/site/bo-agri/instruction-2020-199>

La fin des vitesses mécaniques⁴

L'autre grande nouveauté en termes de déplacements intercommunaux est la fin du monopole des mobilités mécaniques. Avant le confinement, les 800 kilomètres hebdomadaires se font en voiture, à l'échelle régionale, et en train pour les voyages vers Paris, Bruxelles et Saint-Dié-des-Vosges. Durant les huit semaines de confinement les 351 kilomètres parcourus l'ont été en voiture pour 253 kilomètres (treize trajets) mais aussi souvent à pied : 98 kilomètres (vingt-six trajets). On passe d'une abondance de mobilité à une disette assez marquée, et au surgissement de la marche pour aller d'une commune à l'autre (courses et visite des ruches). Ce changement brutal se voit aussi dans le nombre de jours où je ne quitte pas ma commune. S'il est de 4/56 dans les huit semaines avant le confinement, il grimpe à 25/56, presque un jour sur deux durant le confinement. Les quatre jours casaniers avant le confinement correspondent à un arrêt maladie post-opératoire !

► Do-mi-si-la-si-ré et Fa-mi-la-do-ré

Le confinement printanier 2020 n'a pas uniquement modifié mes mobilités mais aussi une partie des équilibres de ma vie sociale. Le fait le plus marquant est le retour au bercail de mon fils aîné. Notre ménage est passé durant le confinement de trois à quatre membres, trois adultes et une adolescente. Cela a changé l'utilisation des lieux et donné aux repas une place centrale dans notre convivialité.

Vers la stabilité heureuse ?

La tenue depuis dix-huit mois d'une fiche de temps quotidienne par demi-heure me permet de bien connaître les grandes évolutions de l'occupation de mon temps. Même si la maille est grossière, souvent généralisante, elle offre un panorama fidèle de la situation. Le résultat est sans appel lorsque l'on compare l'affectation du temps des huit semaines du confinement aux huit semaines précédentes : une stabilité assez prononcée !

Première constatation : aucune modification notable n'est à enregistrer en ce qui concerne mon activité principale, le sommeil. Travaillant sur la perception de l'espace dans les souvenirs de rêves, j'attache depuis des années une attention particulière à la qualité de mes nuits⁵. Je dors en

4. Référence à C.-E. Jeanneret et la Charte d'Athènes.

5. Marrou L., Arnulf I. (2018), « Dreams of a geographer: A long dream and waking life series of geographic locations" in *International Journal of Dream Research*, Vol. 11, n°1 (April), pp. 13-20. https://journals.ub.uni-heidelberg.de/index.php/IJoDR/article/viewFile/40949/pdf_1

moyenne un peu plus de huit heures trente par jour. Le confinement n'a rien modifié à ce chiffre relativement élevé. Il est resté stable. La production onirique, elle, a crû de plus d'un quart passant en moyenne de 327 mots quotidiens à 423 !

Seconde constatation : cette stabilité touche aussi deux autres occupations, mon activité professionnelle et le temps que je passe à l'air libre, en dehors de bâtiments. En moyenne durant le confinement, j'ai travaillé une heure trente de plus par semaine et passé deux heures de plus dehors que par rapport aux huit semaines l'ayant précédé soit à peine dix à quinze minutes de plus par jour. Ce peu d'amplitude se confirme au regard d'un autre indicateur, celui du nombre d'envoi de courriels. Il est resté constant, autour de 50 messages par semaine. La première semaine du confinement a cependant été marquée par un pic à 103, puis le rythme a retrouvé son cheminement classique. Le télétravail et le confinement ont réduit considérablement mes temps hebdomadaires de transport motorisé, ceux-ci passant de treize heures trente à quarante minutes ! C'est la principale variable d'ajustement.

Cultiver son intérieur ?

J'ai donc passé beaucoup plus de temps dans mon logement. L'essentiel de ce gain est passé dans une augmentation sensible des « tâches en cuisine ». En cumulant temps de repas et de leur préparation, ainsi que rangement de cuisine, mon compteur a bondi de dix-huit heures dix par semaine avant le confinement à vingt-huit heures durant celui-ci, soit trois heures trente par jour. Il en est de même pour les autres tâches de rangement dans la maison, passant en moyenne d'un maigre onze minutes quotidien à vingt-cinq minutes durant le confinement. Une occupation a été multipliée par quatre durant cette période dans une famille ne disposant ni de poste de télévision ni de box Internet mais d'un vidéoprojecteur : c'est le temps passé à regarder des « vidéos ». Il est passé de deux heures hebdomadaires avant le confinement, à huit heures quinze par semaine durant le confinement, soit environ cinq films par semaine ! La vidéo a compensé l'arrêt des activités culturelles, sociales et sportives des membres du ménage.

► Espaces d'espace⁶

Il est clair pour moi que je ne vis pas dans l'espace tel qu'il est, ou tel que se le représentent les géographes. Mon espace m'est personnel. Il est une représentation et il est modelé par des ressorts psychologiques qui me sont

6. Référence à Georges Perec et son « *Espaces d'espaces* » inspirant journal d'un usager de l'espace.

propres. Mon espace conjugue un espace de vie, un espace social, un espace « géographique », un espace rêvé. Durant huit semaines, il a été cadennassé, atrophié. Durant toute la période du confinement, en sortant de chez moi, je portais systématiquement autour du cou, ma « laisse administrative ». Une pochette plastique, dotée d'une cordelette rouge, dans laquelle se trouvait mon attestation de déplacement dérogatoire, un justificatif de domicile et ma déclaration de rucher. Autour de moi mon espace vécu s'est transformé.

L'inversion du dedans/dehors

Avant le confinement, mon monde me semblait divisé en trois ensembles bien marqués : le dedans, le dehors, l'ailleurs. Le « dedans » correspond à mes activités privées, familiales, en intérieur, sous un toit. Le « dehors » correspond à mes activités publiques, à l'extérieur. C'est ma vie professionnelle et sociale. Le passage de l'un à l'autre, par la mobilité, est un moment d'évasion. « L'ailleurs » est un tiers lieu, en partie virtuel mais fortement imprégné, pour moi, d'imaginaire et d'onirisme. Il est cérébral.

Avec le confinement, ma vie professionnelle a dû trouver la totalité de son expression au sein de mon « chez moi », sans passer par l'échappatoire de la mobilité. Le télescopage n'a pas été si brutal. Les sorties dans le jardin, dans la campagne, le plus souvent à pied, ont pris alors une tournure spéciale, comme l'exploration, la découverte de facettes nouvelles d'un espace pourtant connu et parcouru depuis des années. « Famille » et « travail » étant dans un même « Dedans », le « Dehors » a pris une part, une teinte « d'Ailleurs ».

J'ai ressenti cette même inversion à chaque fois que j'ai eu à marcher sur des routes de campagne, désertées par les voitures. Il n'y avait pas un chat. Une fois, pris dans ma rêverie, j'ai vu une voiture me contourner, à petite vitesse, par ma droite en roulant dans l'herbe du bas-côté. Je ne l'avais pas entendue. Elle avait pris la place du piéton relégué habituellement sur les bordures plus ou moins fauchées, et frôlé par des bolides hermétiques. La chaussée était mienne.

L'essence de la nature

Avant le confinement, mon contact avec l'extérieur était souvent le fait de « contraintes ». Cela prenait la forme du chemin pour aller travailler, ou en lien avec des démarches collectives comme un chantier de coupe de bois, ou encore un contact « panoramique », comme le paysage défilant devant mon pare-brise ou la fenêtre d'un train.

Durant le confinement, mon « dehors » a toujours été « choisi » et s'est passablement « naturalisé ». C'est d'abord le fait de la marche à pied, de sa

vitesse spécifique et donc du temps que l'on y consacre. Je n'ai jamais autant pris de photographies de plantes ou d'animaux durant ces huit semaines de confinement. Elles ont pris le relais de photos urbaines, sociales que je fais communément. J'ai été fidèle aux « météores ». La particularité du moment a exacerbé certains sens. Le silence retrouvé n'a rendu que plus criant le corridor de bruit constitué par le passage de l'autoroute A10 à quelques hectomètres et son ronronnement régulier de camions, derniers témoins rescapés de notre « sur-mobilité ». Le ciel nocturne, débarrassé de ses avions, a cru retrouver un temps sa sérénité, à l'approche des filantes Lyrides, jusqu'au passage « assassin » pour la cornée, le 25 avril vers 22 h 10, du traîneau de satellites Starlinks d'Elon Musk. Ces promenades dehors m'ont aussi permis de suivre un cycle complet d'eau. Les quinze premiers jours de mars avaient été fort pluvieux, gonflant les canaux de drainage. Ceux-ci sont restés drainant jusqu'à la fin avril.

La transgression apicole

Ces prémices de ma propre renaturation, par la reprise de contacts avec mon environnement proche, se sont faites par le truchement de mon activité apicole amateur. Pour peu d'avoir ma tenue d'apiculteur et quelques outils caractéristiques, me voici affranchi durablement de la contrainte kilométrique et de l'heure quotidienne de sortie « hygiénique ». L'autorisation ministérielle concernant l'accès aux ruchers, a agi comme un viatique. Mes balades apicoles faisaient un peu plus de 5 kilomètres et atteignaient parfois les deux heures. En revenant d'une de ces visites, je fus intrigué par le comportement d'un joggeur, en fait une de mes voisines, que je suivais aux jumelles au milieu des champs. Sur une petite route, dans une grande ligne droite découverte, elle s'arrêtait en plein milieu à moins de 150 mètres d'un carrefour et d'une ferme qui auraient pu faire un but précis et attrayant de course. Discutant avec elle, elle m'explique qu'elle utilise une application d'entraînement sportif et que son téléphone sonne dès le franchissement du kilomètre fatidique. Je connaissais mon bonheur...

Par précaution, j'ai embarqué mon « habit de cosmonaute » par deux fois dans ma voiture, ne sachant trop quelle case cocher pour aller à mon AMAP ou visiter un vieil ami de 80 ans mon initiateur d'abeilles ! J'ai aussi proposé une fois à mon fils de le véhiculer à 20 kilomètres de la maison si nécessaire pour aller voir un copain, sous couvert de récupération d'essaim sauvage. La nécessité n'a pas primé. Apiculteur s'écrit parfois « happy-culteur ».

L'espace par procuration

Je devais partir en mission dans l'archipel des Açores du 14 avril au 17 mai 2020 mais l'université de La Rochelle a, dès le début du confinement, annulé la totalité des missions de recherche. C'est un voyage que j'effectue régulièrement depuis des années au printemps. Il me mène sur les îles de Sao Miguel, Faial et Flores où je poursuis des travaux sur l'organisation de l'espace, les mobilités et les pratiques maritimes. Le Portugal a très rapidement limité de façon drastique sa desserte aérienne et la compagnie régionale açorienne n'a plus assuré que des vols sanitaires au sein de la région autonome. La circulation réduite des vols inter-îles à l'intérieur de l'archipel n'a recommencé que début juin 2020. Durant tout le temps « espéré » de cette mission, j'ai eu l'impression de vivre par procuration. J'ai multiplié les contacts avec l'archipel, par mail, par téléphone, comme si je n'arrivais pas à croire à cette annulation pourtant bien réelle, comme s'il fallait que j'y sois « quand même ». Ce sentiment a été amplifié par mon activité onirique. Je me suis retrouvé plusieurs fois, en rêve, aux Açores, avec l'impression au matin d'y avoir réellement été, abolissant de la sorte distance et interdit. Le réel s'effaçait derrière mon vécu onirique.

La carte communale rebattue

J'ai appréhendé mon espace communal de façon différente au cours de cette période de confinement. L'aire, qui s'ouvre au regard du promeneur, a pris le pas sur le parcours qui défile devant le pare-brise du géographe distant. Sur le seuil de ma maison, les sorties dérogoatoires prenaient deux directions possibles. Vers le sud, je partais vers le village et ses multiples tentations, énumérées en introduction. Vers le nord, je gagnais très vite, les champs, les bosquets et autres forêts linéaires, à perte de vue. Cette dichotomie spatiale (Fig. 3) en recoupait d'autres dans cette commune entre deux maires.



Fig. 3 : Deux facettes d'une même commune : le panneau « Pensez à vos proches » a été installé au tout début du mois d'avril 2020. L'astérisque sur le Nous* renvoie en bas à gauche à une sorte de « signature » : « M. Mme Tout le monde »



Fig. 4 : Deux facettes d'une même commune : le panneau « Et après ? Retour à l'anormal ? » a été installé la première semaine de mai 2020 sur la clôture d'un bâtiment « autonome », rénové en autoconstruction, sur la base d'une ancienne maison de garde barrière

À 20 heures, le « lotissement » tout entier applaudissait les soignants, alors que le vieux bourg restait aphone, peut-être même muet. Dans la journée, il y avait ceux qui « devaient » bouger et ceux qui « pouvaient » rester (Fig. 4).

Le « célibataire de l'espace⁷ »

Durant le confinement du printemps 2020, j'ai eu l'impression d'être un « célibataire de l'espace », comme séparé de mon espace de référence. L'expression se propose de désigner la situation d'un individu disposant de son « capital spatial », mais résidant, en temps de confinement généralisé, dans

7. J'ai découvert l'expression de « célibataire géographique » dans la déclaration de déplacement en dehors de son département et à plus de 100 kilomètres du 11 mai 2020. Selon le deuxième rapport du Haut Comité d'évaluation de la condition militaire du 1^{er} février 2008 : « L'expression "célibat géographique" désigne la situation d'un salarié, d'un fonctionnaire ou d'un militaire qui vit en couple déclaré, mais réside régulièrement dans un logement différent du domicile familial du fait de son activité professionnelle. Ce mode de vie est de plus en plus fréquemment choisi à la suite d'une mutation afin d'éviter un déménagement de la famille. » <https://www.defense.gouv.fr/portail/vous-et-la-defense/evaluation-de-la-condition-militaire/hcecm/publications/les-rapports-thematiques/2eme-rapport-fevrier-2008>

un territoire restreint du fait des contraintes et limitations aux déplacements. Le « célibataire de l'espace » est comme orphelin de son espace de prédilection. Il fait habituellement couple avec son espace de vie mais se retrouve momentanément comme dans un espace réduit aux acquêts.